L'ABEILLE.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT.

PAR BULLETT, MAGNE & CIE.

No. 87, Rue Camondet.

JOURNAL QUOTIDIEN ..... $10 payable d'avance.
Du TRIMESTRE $3

NOUVELLE-ORLEANS:
JEUDI MATIN, 23 JUILLET 1840.

CANDIDATS WHIGS
CHOISIS PAR LA CONVENTION NATIONALE.

POUR PRESIDENT DES ETATS UNIS.
WILLIAM H. HARRISON
DE L'OHIO.

POUR VICE-PRESIDENT DES ETATS UNIS
JOHN TYLER,
DE LA VIRGINIE.

POUR GOUVERNEUR:
HENRY JOHNSON,
Sujet à la décision de la Convention des Whigs de l'Etat.

TICKET WHIG ELECTORAL POUR LA LOUISIANE.

1er. District—WM. DE BUYS, d'Orléans.
2me. District—JOSEPH BERNARD, d'Est-Bâton-Rouge.
3me. District—LŒUFROY BARRAS, de La Fourche.
4me. District—JACQUES DUPRÉ, de St. Landry.
5me. District—SETH LEWIS, des Rapides.

☞ Nous avons appris d'une source authentique que dans la paroisse de Claiborne, M. Winn a obtenu 120 voix de majorité : il ne restera conséquemment qu'une majorité de 180 voix en faveur du juge Moore. On n'a encore rien appris du résultat des élections dans les paroisses Caddo et Union.

Depuis que nous avons écrit ce qui précède, nous avons appris d'un passager arrivé par l'*Orléans*, que le résultat des élections dans tout le troisième district congressionnel (à l'exception de la paroisse Caddo) donnait une majorité de 76 voix au juge Moore.

LE FEU a éclaté hier soir à neuf heures et un quart, dans un chantier de charpentier, rue Carondelet, entre celles des Communes et Gravier. On a réussi à sauver l'édifice, mais tout ce qui s'y trouvait a été consumé.

A PROPOS DU BILL DES MILICES.

III.

Nous avons prouvé jusqu'à présent qu'il n'y a full-le analogie entre le plan indiqué par le général Harrison en 1819, et celui présenté par M. Poinsett, avec la recommandation de M. Van Buren, pendant la session actuelle du congrès.

Comparons maintenant les dépenses respectives de ces deux plans.

La commission de 1819 avait joint à son rapport diverses évaluations des dépenses que nécessiterait l'instruction militaire de la jeunesse dans les écoles. En adoptant l'évaluation la plus élevée et prenant pour base 134 officiers et 160 sous officiers par cadres de 4000 hommes formant une brigade, la dépense mensuelle pour un cadre de 25 brigades ou 100,000, comprenant 3350 officiers et 4,000 sergents, s'élèverait à moins de $174,000—soit pour les onze mois de l'année classique $1,914,000.

Ainsi en doublant le nombre des instructeurs et les portant à 14,700, de manière à compléter les cadres de 50 brigades, ou 200,000 hommes, on aurait une dépense annuelle de moins de quatre millions.

D'après le plan de M. Van Buren, il y aurait deux sorties par an pour former des camps d'instruction au centre de chaque district. Supposons que le voyage moyen d'aller et retour nécède pas 10 jours (et cette supposition est certainement audessous de la vérité) 10 jours de voyage à $3 par jour au moins, coûteraient $30 par homme, c'est à dire pour 200,000 hommes $5,000,000.

On ne pourrait guère demeurer moins de quinze jours en exercice et ce temps ne suffirait même pas pour former les premiers élémens de l'instruction militaire. Ne supposons cependant que 15 jours.

La dépense moyenne de séjour ne sera pas audessous de $3 par jour, soit pour les 200,000 hommes pendant 15 jours $ 6,000,000

Dépenses de la 1re sortie. $ 12,000,000

Dépenses de la 2me. sortie. 12,000,000

On ne peut guères évaluer à moins de $2 par jour, par personne, la perte de temps de ces 200,000 hommes qui seront ainsi obligés de quitter leurs foyers, pour 50 jours en deux fois, savoir: 20 jours pour les quatre voyages d'aller et retour, et 30 jours pour le temps d'exercice en deux fois. Or $2 par jour pour 50 jours sur 200,000 hommes font une somme de 20,000,000

Somme totale annuelle que coûterait le projet de M. Van Buren. $ 44,000,000

Il faut encore observer que nous ne parlons pas de l'obligation qu'imposerait le plan de M. Van Buren *à tous les citoyens de 20 à 45 ans, de s'armer et de s'équiper à leurs frais*: dépense qui ne serait cependant pas moindre de soixante millions de piastres.

Ainsi il en coûterait au peuple, d'après le plan de M. Van Buren, 44,000,000 de piastres pour donner à 200,000 hommes trente jours d'instruction militaire; tandis que, d'après le plan proposé par le général Harrison en 1819, il n'en coûterait pas quatre millions pour donner l'instruction militaire, pendant un an, à toute la jeunesse de nos écoles.

Et cependant quelle différence dans le résultat! avec le projet de l'administration, et les dépenses énormes qu'il entraînerait, nous n'aurions jamais qu'un corps de deux cent mille hommes très superficiellement instruit; avec le plan de 1819, la majeure partie de notre population posséderait, avant un quart de siècle, une instruction militaire complette.

Avant d'abandonner ce sujet nous croyons devoir relever une erreur grave commise par le *Courrier*. Dans son numéro du 16, il a donné une analyse du plan du général Harrison. Revenant sur ce sujet, dans son numéro du 18, il attribué au général Harrison un autre plan d'organisation des milices qui ne le concerne en rien et que non seulement il n'a jamais présenté, mais auquel il n'a même jamais fait allusion.

Et cette erreur du *Courrier* est d'autant plus étrange que le plan qu'il attribue faussement au général Harrison dans son numéro du 18, est diamétralement opposé à celui résultant du rapport: de sorte qu'il y a entre le *Courrier* du 16 et celui du 18 une contradiction manifeste à ce sujet.

Nous espérons que le *Courrier* reconnaîtra son erreur et qu'il s'empressera, lui qui se pique de bonne foi dans les discussions, de faire amende honorable à l'homme qu'il a si injustement accusé.

(Communiqué.)

DE LA LOCATION DES COURS DE JUSTICE.

Nous croyons de notre devoir de faire connaître à nos concitoyens de la ville en général, et en particulier à ceux des 1ère et 2ème municipalité, ce qui se passe pour empêcher l'établissement des cours de justice dans le local des marguilliers de l'église St. Louis, malgré l'arrêté pris dernièrement à cet égard par le juri de police et en contrat avec les marguilliers.

Plusieurs pétitions, dont quelques unes comme on peut le voir sont signées par des avocats qui ont leurs intérêts dans la 2de municipalité, ont été adressées au juri de police pour l'engager à rompre son contrat avec les marguilliers et faire construire ailleurs le bâtiment des cours.

Dans ces pétitions les signataires cherchent bien un peu à déguiser leur but réel, qui est de faire placer la maison de cour au milieu de la rue du Canal, ou *s'ils le peuvent dans la 2de municipalité*; ainsi ils parlent de la Bourse, du Club, et des environs pour la position des cours, ce qui prouve que cela n'a qu'un leur, leur donner le change à la majorité bien pensante des membres du jury de police, c'est qu'une des principales raisons qu'ils donnent de la nécessité de choisir un autre local pour y utiliser les cours, c'est que les 1ère, 2ème et 3ème municipalités, et qu'on doit éviter autant que possible de longues courses aux citoyens obligés d'avoir recours aux tribunaux.

En venant jusqu'au local des marguilliers situé au centre des trois municipalités et où elles s'y rient de plus longtemps, ils auront dit-on un trop loin trajet à parcourir, ce qui leur fera perdre beaucoup de temps; mais en traçant, en prenant *à la lettre* les demandes des pétitionnaires ne serait que de 4 à 5 lieues de plus, ce qui est bien peu de chose, tandis que les habitans de la 3ème municipalité et d'une grande partie de la 1ère en auraient au quatre fois plus long, en supposant les cours dans la deuxième municipalité ou même dans la rue du Canal.

La pauvreté de ces raisons, concitoyens, vous démontre donc ce que nous avons dit plus haut que le but réel de tout ceci est d'enlever *aussi* les tribunaux aux parties inférieures de la ville.

Aussi on ne se contente pas d'être parvenu par un des actes les plus injustes de la Législature d'alors, à nous empêcher d'avoir une Banque au-demeurant de la rive Toulouse, tandis qu'elles fourmillent dans la 2de municipalité, de travailler continuellement à nous priver du peu de commerce qui nous reste, il faut également que les cours soient déplacées du centre de la ville, qui est leur position naturelle pour la commodité d'une petite partie de la population.

Où veut-on donc en venir? à ruiner les propriétaires des parties inférieures de la 1ère municipalité et de la 3ème, en enlevant successivement tous les établissemens qui peuvent donner quelque valeur à leurs maisons?

Si tel était le but de ceux qui ne peuvent rien souffrir chez nous, non seulement ce serait coupable, mais ils y parviennent ils en seraient les premiers punis, car ils devraient avoir qu'un mal particulier de ce genre ne tarde pas à devenir général, et que le bien-être de la communauté ne peut exister, quand quelques-unes de ses parties sont en souffrance.

Reste à savoir maintenant si le juri de police aura assez peu d'énergie pour céder aux exigences des mains déplacées des pétitionnaires, surtout à quelques où les constructions pour les cours sont déjà commencées, et consentira à sacrifier les intérêts d'une grande partie de ses concitoyens, déjà et mal traités.

Le juri de police ne peut ignorer que celle-ci [illegible] le droit qu'elle a [illegible] avantages.

[illegible] dans la composition bien connue de ce juri, le Temple de justice qui dérige la majorité, qu'il en sera pas de même!

CITOYENS DE LA 1ERE MUNICIPALITE.

(Communiqué.)

Nous lisons dans le *Commercial Bulletin* d'hier, un communiqué signé JUSTICE, lequel est empreint d'une injustice et d'une partialité remarquables.

Le Peuplemyne Justice se plaint amèrement de ce qu'on veuille changer les Cours de Justice de place, tandis qu'il les trouve si bien là où elles sont, et demande de quel droit le juri de police s'arroge le pouvoir de les transporter ailleurs. Ce droit, le Juri de Police le puise dans un *Acte approuvé le 25 Mars* 1813, ainsi conçu:

"Les Juris de Police devront procurer une maison "convenable pour les séances respectives des Cours "de District et de Paroisse, ainsi que les Chambres "convenables pour les Jurés, de même qu'une prison "qui sera placée dans l'endroit que le Juri trouvera "plus avantageux pour toute la Paroisse, *pourvu néanmoins* que lorsque le lieu des séances des Cours "de Justice, sera fixé par la loi, le Juri n'ait pas le "pouvoir de le changer.

La légalité de l'acte dont on se plaint, parfaitement démontrée, voici maintenant les raisons qui ont déterminé le juri.

1o. Les Cours ne sont pas actuellement au centre de la population, et il y a des droits acquis à une certaine partie de la population que l'on veut mépriser, mais qui saura faire respecter et ses droits et sa dignité.

2o. Il est dans l'intérêt des clients, du public et des membres du barreau, que les Cours soient réunies toutes dans un même local, à l'abri du feu et loin de tumulte des cabarets.

3o. Il n'est pas vrai que des affaires s'expédient mieux là où sont maintenant les Cours: le contraire peut se prouver en comparant les Records de la Cour de District et de Paroisse de l'année judiciaire qui vient de s'écouler, d'avec les années précédentes.

Nous ne voulons pas ajouter que le Juri de Police, comme assemblée délibérante, n'a pas de compte à rendre à personne, pas même au citoyen *Justice*.

LS. D.
Membre du Juri de Police.

INTERIEUR.

DISTRICT DE COLUMBIE.—Nous avons annoncé dans un de nos derniers numéros que les habitans de la ville et du comté d'Alexandrie avaient pris des résolutions à l'occasion du bill passé par le Congrès, au sujet des banques du district. Nous avons sous les yeux ces résolutions; elles sont pleines d'énergie et de sens: "Le refus d'accorder de nouvelles chartes aux banques de district, disent-elles, est un acte de tyrannie. Nos ancêtres ont jadis pensé que l'impôt du timbre et la taxe sur le thé, votés par une Législature dans laquelle ils n'étaient pas représentés, étaient un motif suffisant pour se soustraire à la domination de la Grande Bretagne, eh bien! nous, citoyens d'Alexandrie, héritiers du sang et des principes des fondateurs de l'Indépendance, nous dénonçons à nos concitoyens ce refus du Congrès comme un acte d'oppression plus violent encore que tous les actes du parlement anglais: ces actes en effet n'attaquaient qu'une partie de la propriété des colonies, celui-ci déprécie la propriété tout entière du district. Nous en appelons donc aux sympathies de tous nos concitoyens, et en particulier à celles des habitans du noble état auquel nous avons appartenu jadis." Après cet appel dont nous affaiblissons l'éloquence en le traduisant, vient une résolution qui nomme un comité chargé de prendre toutes les mesures nécessaires pour que "la ville et le comté d'Alexandrie soient réintégrés dans la Virginie aussitôt que possible."

MAINE—La célébration du 4 juillet dans cet Etat a offert des particularités assez curieuses. Trois assemblées de conservatifs et de whigs ont eu lieu: la première, composée d'environ 2500 personnes, s'est tenue à Baldwin; elle a eu pour orateur un conservatif, M. F. O. J. SMITH, Editeur de l'*Argus Review* qui a tracé dans son discours une esquisse rapide des administrations qui se sont succédé dans notre pays depuis Washington et qui a prouvé que la conduite politique de M. VAN BUREN était en opposition manifeste avec celle de ses prédécesseurs. La seconde assemblée whig, tenue à Gorham, a été fort nombreuse aussi et animée du meilleur esprit; dans la troisième qui s'est réunie à Kennebunck, comté d'York, 5000 whigs ont fait une magnifique procession et plus de 2000 ont pris place à un grand banquet patriotique.

Tandis que les choses se passaient ainsi dans les rangs de l'opposition, que faisaient les chefs de l'ennemi? Les partisans de Van Buren avaient d'avance résolu qu'ils auraient à Portland une fête magnifique où tout le comté devait assister, et ils avaient pour cela convoqué le ban et l'arrière ban de tous les employés du gouvernement. Aussi s'était-on occupé de cette fête six semaines à l'avance! on avait retenu la maison de ville (City Hall) de Portland; on avait demandé à M. Calhoun de venir faire un discours. M. Calhoun avait décliné cet honneur; mais pour remplacer l'illustre sénateur, on avait convoqué plusieurs orateurs distingués des Etats voisins: enfin on avait préparé un monstrueux dîner pour CINQ MILLE convives. Dans les premiers jours de juillet, un gigantesque programme de la cérémonie avait été publié; programme qui réglait l'ordre dans lequel s'avanceraient les différens dignitaires et qui promettait que le Gouverneur entrerait à cheval dans la ville. Rien enfin n'avait été négligé pour attirer la foule et l'en comptait sur un grand succès.

Le jour arrive: le ciel est superbe, le temps est à souhait; tout est prêt et parfaitement ordonné; mais hélas! hélas! quel désappointement! Au lieu de ces milliers d'hommes qui devaient former la procession, applaudir les discours préparés pour la fête et s'asseoir au grand festin, on voit défiler environ 770 individus assez honteux de la parade qu'on leur fait jouer. Malgré les efforts d'un employé du gouvernement criant à chaque pause des orateurs: "Allons, *trois salves ici*" ces 770 individus applaudissent fort peu et mangent encore moins, afin de se sauver plus vite, laissant les fonctionnaires dévoués à Van Buren, désespérés de voir tant de soins et tant de dépenses perdus. *Triste retour, Messieurs, des choses d'ici bas!*

MISSISSIPPI—Dans un toast porté le 4 juillet, le gouverneur McNutt s'était permis quelques mots d'un caractère offensant pour l'ex-gouverneur Runnels; celui-ci avait promis qu'il s'en vengerait et le chose n'a pas manqué. L'ex-gouverneur a rencontré le gouverneur en fonction dans les rues de Jackson et lui a administré de vigoureux coups de canne.

NEW-YORK.—Le Président a quitté New York le 11 courant; il se rend, dit-on, dans le Sud.

PENSACOLE.—La frégate *Macedonian* et les sloops de guerre *Levant* et *Paris* ont quitté ce port le 11 courant, pour se rendre à Boston.

PHILADELPHIE—Victor de la Cova a 6:6 reconnu par le Président comme consul de la république de Vénézuela pour le port de Philadelphie.

BRITANNIA—Il paraît, d'après les journaux de Halifax, que le navire à vapeur Britannia ne sera parti de Liverpool que le 2 courant, le bureau de Poste de Londres ayant annoncé qu'il recevrait les dépêches destinées à ce navire jusqu'au 1er. à 7 heures du soir.

AVIS MORTUAIRE—Le plus grand avis qui ait jamais été donné par un journal est celui que viennent d'insérer deux journaux de New York, l'*Evening Post* et le *New Era*. Cet avis, donné par la ville, contient l'indication de propriétés à vendre, et doit être publié treize fois; les frais de publication s'élèveront à TREIZE MILLE PIASTRES—C'est un assez beau denier! Pourquoi faut il qu'une pareille aubaine soit réservée à deux feuilles loco focos?

AVIS AUX CELIBATAIRES—Sur 1034 individus qui ont été admis à l'hopital des fous du Massachusetts, 558 n'avaient jamais été mariés, et 102 étaient veufs.

PECHES.—La *Gazette* de Salem annonce que six douzaines de pêches cueillies dans cette ville, se sont vendues à Boston quatre piastres la douzaine.

FANNY ELSSLER a fait le 11, sa première apparition à Washington; avons-nous besoin de dire que la salle était pleine et que la danseuse a obtenu un grand succès. Plaise à Dieu que nous soyons quelque jour aussi heureux que nos frères du Nord et que nous puissions à notre tour devenir *fous* de Fanny!

EXTERIEUR.

MEXIQUE.—Les Indiens Comanches font de sérieuses incursions dans le Mexique. D'après une lettre publiée dans le *National Intelligencer*, les départements de Durango et de Chihuahu sont complètement envahis par les sauvages. Déjà un grand nombre d'habitans ont été massacrés et les routes n'offrent plus aucune sécurité; le gouvernement cependant ne prend aucune mesure pour la défense du peuple, et il a fallu que quelques personnes dévouées se rassemblassent pour aller donner la sépulture aux morts. L'évêque a accordé des "indulgences" à tous ceux qui tomberont entre les mains des Indiens, et cette concession suffit aux désirs de la classe inférieure chez laquelle existe la conviction que tous ceux qui mourront sous le fer des Indiens, iront tout droit dans le Ciel. Mais cela n'empêche pas les sauvages de prendre possession du pays. Les Mexicains ne sont pas capables d'arrêter leurs progrès: en cette certaines circonstances où cinq ou six Comanches ont suffi pour mettre en fuite vingt ou trente Mexicains bien armés. On prétend à Mexico que les Texiens sont la cause de cette invasion: les Texiens en effet ont chassé les Comanches de leur pays, et ceux-ci ne trouvant plus de terres convenables, en sont rejetés sur les riches provinces du Mexique.

JAMAIQUE.—On a reçu à New-York des journaux de la Jamaïque qui vont jusqu'au 20 juin inclusivement. L'émeute ordonnée à l'occasion de la lutte qui a eu lieu dimanche à Falmouth est terminée et et neuf individus vont être mis en jugement. Il paraîtrait que le ministère Ward aurait été mis en liberté et qu'il aurait obtenu de toute culpabilité.

CANADA.—Sir [illegible] le gouverneur général s'est embarqué à [illegible] le 3 courant, sur le navire à vapeur *Unicorn* qui [illegible] à Halifax. Cette visite se rattache, à ce qu'on [illegible], aux sérieuses difficultés qui existent en [illegible] moment dans la Nouvelle Ecosse entre la légi[illegible] et le lieutenant gouverneur. On pense que [illegible] visiters aussi le New-Brunswick. Ren[illegible] absence, le commandant des forces militaires, [illegible] Richard Jackson, est chargé de l'administration [illegible].

VOYAGE D'EXPLORATION—[illegible] qui se rattache à cette expédition, a un vif intérêt. Le capt. Stewart, du "Joseph Maxwell", arrivé tout [illegible] à New-Bedford de l'Océan Pacifique, annonce qu'il a laissé le *Flying Fish*, l'un des navires de l'escadre, à la baie des Iles le 25 mars. Ce navire revenait heureusement de sa croisière dans l'Océan Atlantique. Le Purpoise est le seul navire dont on n'ait pas de nouvelles.

INDES OCCIDENTALES ANGLAISES.—On lit dans un rapport présenté au mois d'avril dernier, à la Chambre des Pairs: "L'effet des mesures adoptées relativement pour les Indes Occidentales a été de réduire l'approvisionnement de 232,000 barriques à 170,000. Aussi les prix ont-ils haussé de près de 20 pour cent; ils dépassent de 19 à 15 sh. au moins ceux qu'on paie sur le continent."

VARIÉTÉS.

LES PROFITS DU DESESPOIR.

(Voir l'Abeille d'hier.)

VI.

FAUTE DE CENT CINQUANTE MILLE PIASTRES!

Parmi les nombreux amis d'Anatole, quelques-uns en le voyant triste et soucieux avaient jugé qu'il était amoureux, et ils le plaisantaient agréablement sur ses peines; ceux qui lui étaient véritablement attachés cherchaient à dissiper ses ennuis. Il fuyait les uns et il recherchait les autres, sans trop compter pourtant sur leurs consolations. De tous les jeunes gens avec lesquels il avait conservé de bonnes et étroites relations, commencées au collège, Frédéric était le seul celui dont la société lui plaisait le plus et dont l'entretien réussissait le mieux à calmer les agitations de son âme.

Frédéric, qui voulait se faire un nom dans les sciences, marchait sur les traces de nos plus habiles chimistes; il étudiait et il travaillait avec l'opiniâtreté et l'ardeur qui conduisent toujours au succès. Un jour, Anatole entra dans le laboratoire de Lanfer, où il fut reçu comme un ami que l'on n'a pas vu depuis longtemps.

"Tu me négliges, lui dit Frédéric, tu sais cependant combien j'aime à perdre mon temps avec toi. C'est d'autant plus mal de ta part que tu as des chagrins auxquels je pourrais peut-être apporter quelqu'adoucissement si tu voulais me les confier.

—Non, répondit tristement Anatole, ton amitié serait impuissante.

Frédéric savait respecter les secrets de ses amis; aussi, dès que son curiosité se trouvait satisfaite, il chercha à consoler Anatole malgré lui, ou du moins à lui faire oublier ses peines pendant quelques instants; il mit en œuvre dans cette pieuse intention toutes les ressources de son esprit, les trésors de sa mémoire et les saillies d'une gaîté facile et naturelle. Un léger sourire vint plus d'une fois effleurer les lèvres pâles d'Anatole.

"Tu es donc bien amoureux! lui demanda Frédéric en le voyant retomber dans sa rêverie.

Qui te l'a dit?

Cela se devine aisément. Quel autre sujet de peines pourrais-tu avoir, toi qui es jeune, bien portant et riche!

—Hélas! mon pauvre Frédéric, il y a bien des choses que tu ignores! bien des secrets dans mon existence que je n'ai jamais révélés à mes meilleurs amis!

—Tu as eu tort, peut-être; mais si tu es aujourd'hui victime d'une grande passion, un seul remède te guérira.

—Un seul! et quel est-il!

—Le temps.

—Je crois qu'il y en a un autre, plus sûr et plus prompt.

—A mon tour je te demanderai: Quel est-il?

Anatole, ne voulant pas faire connaître à son ami la sinistre pensée qui l'occupait, répondit:

—Le bonheur, ou si tu veux, le mariage.

—Le bonheur, tu songeras à te marier! voilà une bonne idée!

Tous ces causants sinsi, Anatole se rapprochait dans le cabinet du chimiste, examinait avec curiosité les instruments, furetait dans tous les coins et prenant de temps en temps une fiole ou une boîte dont il lisait l'étiquette. Tout à coup Frédéric s'écria:

—Ne touche pas à cela, mon ami!

—Qu'est-ce donc?

—Du poison.

Anatole tressaillit, et Frédéric ajouta:

—Un poison très subtil, et qui me rappelle une bien déplorable aventure!

—Raconte-la-moi.

—Volontiers, car elle renferme une leçon pour les amoureux.

—Et tu espères qu'elle me profitera?

—Pourquoi pas?—Il y a deux ans, pendant que tu voyageais en Italie, diverses circonstances qu'il est inutile de rapporter me firent faire connaissance avec un jeune Allemand nommé le baron de Burling. Plusieurs de nos amis l'ont vu chez moi et se le rappellent fort bien; je m'étonne qu'on ne l'en ait jamais parlé. Le baron avait vingt-huit ans; c'était un homme d'une admirable beauté, une perfection magnifique, quelque chose de mieux que l'Apollon du Belvédère, le Mélégre et toutes les idées qu'on nous a tracées par les maîtres de l'art depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. L'éloge pompeux que je te fais du baron est encore au-dessous de la réalité et ne peut t'en donner une idée. Il avait été obligé de quitter l'Allemagne à la suite de quelques félicités dramatiques et dangereuses que sa beauté lui avait procurées, et il avait parcouru la moitié de l'Europe en marchant d'aventure en aventure, gagné de quitter chaque pays après un séjour de courte durée, ne pouvant séjourner nulle part sans faire d'énormes ravages; c'étaient partout des femmes qui perdaient la tête et des légions de maris et de frères qui s'armaient contre l'infortuné baron.

Enfin, il était venu à Paris, où il avait d'abord trouvé quelque repos, non pas que ses avantages y fussent moins appréciés qu'ailleurs, mais à Paris mieux qu'en tout pays les femmes ont la tête forte et les maris sont assez complaisans et paisibles. A Paris cependant le baron n'était pas hors de tout danger; un autre péril le menaçait et l'atteignit; son cœur, qui était toujours resté assez indifférent au milieu des triomphes, s'éprit d'une violente passion pour une charmante veuve aussi vertueuse que belle. Le baron voulait l'épouser, mais elle refusa sous prétexte qu'il était trop jeune. "Mon premier mari, lui dit-elle, n'était que passable, et il a causé de grands chagrins; si j'en prenais un second je crois bien que je serais du [illegible] du malheur. [illegible] une réc[illegible] lement arrêtée; le [illegible] C'était [illegible] ni les plus touchantes [illegible] en vain; la veuve fut inébranlable. Je ne rappelle qu'un jour cet infortuné Burling rencontra chez moi notre ami Blaton, que le hasard a si cruellement disgracié. Tous deux se regardèrent avec une mutuelle profonde attention.—"Y-vâlà, pensais-je, deux hommes qui ne portent envie." Effectivement, Bulton me dit tout bas: —"Est-on heureux d'être beau comme cela!" Et le baron, me prenant à part de son côté, me glissait à l'oreille ces mots accompagnés d'un soupir de jalousie:—"Est-on heureux d'être si laid!"

Quelque temps après, la belle veuve épousa un monstrueux petit avorton qui nulle chance, pas même la meilleure aide, ne sera jamais tenter de lui enlever. Le baron ne put supporter la ruine complète de ses espérances; il s'était procuré du poison parell à celui-ci, il en mit une petite dose dans trois bouteilles de vin de Champagne qu'il vida fort résolument, et il mourut dans une douce ivresse.—C'était un fou, mais moins entêté que les suicides n'ont-il choisi le moins douloureux, car ce poison donne la mort sans occasionner de vives souffrances.

En écoutant avec un avide intérêt le récit de Frédéric, Anatole avait adroitement vidé dans un de ses gants la moitié de la boîte qui contenait la poudre meurtrière. Le lendemain matin, après une nuit pleine de mauvaises rêves, il dit:

—Faisons donc comme cet honnête baron de Burling!

A un dernier verre de la seconde bouteille, Anatole, moins robuste que l'Allemand, sentit les approches de la mort; sa tête se renversa, ses membres se raidirent, un râle sinistre s'appesantit sur ses yeux qui se fermèrent; un soupir profond sortit de sa poitrine, et il s'endormit d'un sommeil qui devait être *éternel*.

EUGENE GUINOT.

(La suite à demain.)

DERNIERS DATES.			
New York	juil. 13	Liverpool	juin 5
Boston	juil. 12	Londres	juin 6
Philadelphie	juil. 14	Havre	juin 3
Washington	juil. 14	Paris	juin 4
Baltimore	juil. 14	Bordeaux	mai 26
Charleston	juil. 17	Madrid	mai 26
Vera-Cruz	juin 5	Cadix	mai 30
Tampico	juin 6	Havane	juil. 3
Mexico	mai 27	Houston	juil. 1

COMMERCIAL.

MARCHÉ MONÉTAIRE.
Nouvelle-Orléans, 22 juillet 1840.

Espèces	5 @ 6	pour cent prime	
Billets de Banque des E.U.	2½ @ 3	do.	
Notes de la trésorerie	5 @ 7	do.	
Souverains	$4 10 @ $4 20.		
Doublons Espagnols	17 @ 17 2½		
do Mexicains	16 37½ @ 16 62½.		
Or Américain	7 @ 8	pour cent prime	

☞ Le brick Packet, de la Havane, commencera à décharger ce matin. Les consignataires sont priés de retirer leurs permis et de prendre livraison de leurs marchandises.
R. GRONING & Co.

PERDU dimanche, le 19 courant, à l'enseignure des rues d'Espagne et de la Levée, un petit garçon âgé de 8 ans. Il avait un habillement bleu, sans souliers; il ne parle pas assez pour pouvoir se faire comprendre. La personne qui rendra cet enfant à ses parens sera récompensée.
DANIEL BROPHEY,
Encaisseur des rues d'Espagne et Levée

SAVON, Huile et Chandelles—1600 caisses no. 1 extra, et de no. 2, de Boston, de différentes marques; 1000 demi caisses du; 10 tierçons huile de baleine blanchie, et 4 caisses chandelles de blanc de baleine, à vendre par
22 juil DAVIS & HOBART, 18, Douane.

ALMANACHS ET ANECDOTES SUR HARRISON.
REÇU aujourd'hui l'Almanach de Harrison pour 1841—Edition augmentée. De plus les anecdotes sur Harrison, imprimées sur papier impérial, embellies de gravures sur bois, à vendre par DAVID FELT,
20 jt No. 46, rue de la Douane

ETAT DE LA LOUISIANE—Paroisse de Jefferson—Cour des Preuves—Succession de G. W. McDaniel. Attendu que James McKinney a présenté à la Cour une pétition à l'effet d'obtenir des lettres de curatelle à la succession vacante de George Washington McDaniel, décédé ab intestat, avis est par le présent donné à tous ceux que cela peut concerner d'avoir à déduire sous dix jours les raisons pour lesquelles il ne serait pas fait droit à ladite pétition.
Nouvelle-Orléans, 11 juillet 1840.
24 jt F. DUCUÉ, Juge.

LISTE MARITIME.

PORT DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

EXPEDIES.
Navire Nestor, Moses, Londres, A L. Addison & co

ARRIVES.
Bateau de remorque Phœnix, Clark, des Passes.
Goel. Wm. Leyman, Gardner, de New York, par la voie de Cedar Keys.
Goel. David Rogers, Morgan, de Kingston, Ja.
Steamer Colorado, Brock, de Lafourche.
" New Orleans, Brickell, de Cincinnati.
" Beck Eye, Thompson, de Louisville.

MEMORANDA.
Arrivée d'ici à Boston, le 11 juillet, goel. Louisa; hâté le 23 juin, dans la lat. 34, long. 64, barque Oconee, Knight, de la N.-Orléans pour Bristol.
Expédiée à Boston pour ce port, 11 juillet, brick Calvin, Lawrence; goel. Signal, Young.
Parti de Portsmouth pour ce port, 6 juillet, nav. Wm. Badger.
Arrivée d'ici à New York, le 13, brick Atlas, Anderson; goel. Belle, Reynolds.
Arrivée d'ici à Pensacola, avant le 16 juil. goels. D Moss, Ellis; goel. Albert Stein.
A Philadelphie pour ce port, le 14 juillet, navire Archer, Marston; brick Swan, Snell.

TIRAGE OFFICIEL DE LA
GRANDE LOTERIE DE LA LOUISIANE,
Classe Extra No. 56.
8 28 67 75 66 60 45 47 69 7 11 36 7.
AUJOURD'HUI à 5½ heures à l'Exchange Hôtel.

Gros Lot	$6,000
1 Lot de	2,000
1 Lot de	1,100
1 Lot de	1,016
1 Lot de	1,000
2 Lots de	500
2 Lots de	400
5 Lots de	300
8 Lots de	100
10 Lots de	60

Billets, $2 00 coupons en proportion.
Billets à vendre au bureau des Directeurs.
D. S. GREGORY & Co.
55, rue du Canal.

PENSIONNAT DES DAMES DE LA RETRAITE,
Pour les Demoiselles à Pensacola,
Où l'on enseigne le Français et l'Anglais.

CET établissement, agréablement situé et entouré de vastes jardins, offre aux [illegible] toutes les ressources qu'on peut desirer pour leur récréation et leurs promenades. On respire un air pur, et les bâtimens [illegible] disposés d'une manière très convenable pour [illegible].

On donne à l'enseignement de la Religion toute l'importance qu'il mérite. On s'applique à former les élèves à une lecture claire et solide: cet objet essentiel entre dans le plan d'études de toutes les classes; mais sans distinctions pour les élèves catholiques; les points particuliers de leur croyance étant enseignés séparément et toutes conversations à ce sujet étant proscrites.

Les autres objets de l'instruction sont: la lecture et la grammaire, surtout en ce qui peut contribuer à leur donner une prononciation correcte et un style aisé; l'arithmétique et la tenue des livres; l'histoire ancienne et moderne, la Géographie, la Mythologie, la Botanique, la Géologie, la Concologie &c. et les langues manuelles qui peuvent occuper utilement et agréablement. On dirige pour chaque élève une première espèce d'étude, selon le goût et la volonté des parens; on s'attache encore à les former aux soins du ménage et à l'amour de l'ordre, de l'économie.

Les élèves trouvent dans une bibliothèque que la maison met à leur disposition tous les ouvrages qui peuvent contribuer à leur former le cœur, le jugement; ainsi, dans un cabinet d'histoire naturelle et d'antiquités tous les spécimens qui rendent cette étude facile et intéressante. Les maîtres d'agrement sont aux frais des parens.

Les leçons de piété sont exacte et continuelle, on ne perd jamais les élèves de vue. Le règlement fixe un jour par semaine où elles peuvent recevoir les visites: les autres jours elles n'ont au plus voir que pour affaires, à moins que des personnes qui doivent les voir ne soient étrangères et ne puissent pas revenir une autre fois.

La société s'emploie avec le plus de zèle à les rendre aimables, et elle punitions sévères; leur émulation excitée avec soin et bien dirigée, fournit presque toujours des moyens suffisans pour les intéresser de leurs devoirs.

Des décorations honorables, des notes avantageuses, des distinctions et des privilèges accordés à ceux qui se montrent ceux qui pourront sous les rapports la plus satisfaction, les prix et les couronnes de la fin de l'année seront d'encouragement à leurs efforts et de récompense à leurs succès. Elles apprennent à faire valoir leurs ressources de son esprit, les trésors de sa mémoire et les saillies d'une gaîte facile et naturelle. Un léger sourire vint plus d'une fois effleurer les lèvres pâles d'Anatole.

"Tu es donc bien amoureux! lui demanda Frédéric en le voyant retomber dans sa rêverie.

Qui te l'a dit?

Cela se devine aisément. Quel autre sujet de peines pourrais-tu avoir, toi qui es jeune, bien portant et riche!

—Hélas! mon pauvre Frédéric, il y a bien des choses que tu ignores! bien des secrets dans mon existence que je n'ai jamais révélés à mes meilleurs amis!

—Tu as eu tort, peut-être; mais si tu es aujourd'hui victime d'une grande passion, un seul remède te guérira.

—Un seul! et quel est-il!

—Le temps.

—Je crois qu'il y en a un autre, plus sûr et plus prompt.

—A mon tour je te demanderai: Quel est-il?

Anatole, ne voulant pas faire connaître à son ami la sinistre pensée qui l'occupait, répondit:

—Le bonheur, ou si tu veux, le mariage.

—Le bonheur, tu songeras à te marier! voilà une bonne idée!

Tous ces causants ainsi, Anatole se rapprochait dans le cabinet du chimiste, examinait avec curiosité les instruments, furetait dans tous les coins et prenant de temps en temps une fiole ou une boîte dont il lisait l'étiquette. Tout à coup Frédéric s'écria:

—Ne touche pas à cela, mon ami!

—Qu'est-ce donc?

—Du poison.

Anatole tressaillit, et Frédéric ajouta:

—Un poison très subtil, et qui me rappelle une bien déplorable aventure!

—Raconte-la-moi.

—Volontiers, car elle renferme une leçon pour les amoureux.

—Et tu espères qu'elle me profitera?

—Pourquoi pas?—Il y a deux ans, pendant que tu voyageais en Italie, diverses circonstances qu'il est inutile de rapporter me firent faire connaissance avec un jeune Allemand nommé le baron de Burling. Plusieurs de nos amis l'ont vu chez moi et se le rappellent fort bien; je m'étonne qu'on ne l'en ait jamais parlé. Le baron avait vingt-huit ans; c'était un homme d'une admirable beauté, une perfection magnifique, quelque chose de mieux que l'Apollon du Belvédère, le Mélégre et toutes les idées qu'on nous a tracées par les maîtres de l'art depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. L'éloge pompeux que je te fais du baron est encore au-dessous de la réalité et ne peut t'en donner une idée. Il avait été obligé de quitter l'Allemagne à la suite de quelques félicités dramatiques et dangereuses que sa beauté lui avait procurées, et il avait parcouru la moitié de l'Europe en marchant d'aventure en aventure, gagné de quitter chaque pays après un séjour de courte durée, ne pouvant séjourner nulle part sans faire d'énormes ravages; c'étaient partout des femm